

LES COMMUNAUTÉS RURALES

Problèmes de méthode et de définition

I - INTERET ET DIFFICULTES D'UNE ETUDE DES COMMUNAUTÉS RURALES COMME REVELATRICES DE LA DYNAMIQUE SOCIALE

- A - Quelques réflexions sur le programme envisagé par le Comité Technique de Sociologie et de Psycho-Sociologie
- B - Diversité des approches possibles des communautés rurales actuelles
- C - A propos du 1er thème de recherche :
 - a) typologie des communautés rurales,
 - b) Dynamisme social en milieu rural.

A - Quelques réflexions sur le programme envisagé par le Comité Technique de Sociologie et de Psycho-Sociologie -

Le programme du Comité de Sociologie et Psycho-Sociologie définit une optique et des objectifs. Les lignes qui suivent visent simplement à cerner un ordre de préoccupations susceptibles d'intéresser certains chercheurs de l'O.R.S.T.O.M., et à proposer quelques réflexions ou, plus modestement, à poser quelques questions qui atteindraient leur but si elles parvenaient à lancer l'un des dialogues ou des discussions dont ce bulletin voudrait se faire l'écho.

On peut ainsi affirmer que certains sociologues de l'O.R.S.T.O.M. sont appelés dans les années à venir à envisager systématiquement les possibilités du développement, notamment dans le cadre des communautés rurales. Cela implique

à coup sûr deux types de recherches, les unes plus "ethnologiques", les autres à proprement parler plus "sociologiques" et soucieuses de déceler l'impact et les effets du développement sur les structures traditionnelles. Ces deux types de recherches sont incontestablement complémentaires, si l'on veut bien admettre que les premières donneront en fin de compte toute leur signification aux secondes, l'étude des différents types de communautés et des problèmes qui leur sont particuliers étant nécessaire à une interprétation des modalités du développement. L'étude structurelle des communautés villageoises, l'établissement de monographies concernant chaque grand ensemble ethnique n'apparaissent pas comme la poursuite routinière de l'oeuvre entreprise, mais comme étroitement liés aux préoccupations les plus actuelles, qu'on les considère comme l'un des aspects d'une réflexion sociologique sur les sociétés contemporaines ou, dans une perspective d'application immédiate, comme un élément non négligeable des conditions du développement. Le terme de "dynamique sociale" doit donc s'entendre à la fois par rapport aux déterminismes internes et par rapport aux sollicitations de la société globale.

Des thèmes touchant à la sociologie du travail en milieu rural, à la mise en place d'un système administratif moderne, aux problèmes de l'éducation et du développement culturel (nous citons ici certains des principaux thèmes d'études envisagés par le Comité Technique) apparaissent, à certains égards, comme le prolongement ou le complément de celui des communautés, et doivent certainement, comme celui-ci, pousser le chercheur qui les aborde à définir précisément ses buts, ses méthodes et son champ de travail. Ce n'est pas une tâche facile, non plus, sans doute, que la délimitation des lignes de partage dans les équipes multidisciplinaires. Le géographe et le sociologue auraient sans doute intérêt à définir dès le départ le champ commun de leur enquête et les aspects complémentaires de leurs méthodes.

B - Diversité des approches possibles des communautés rurales

L'expression "communauté rurale" doit s'entendre comme définissant globalement l'ensemble villageois et les groupes qui le composent. Si l'expression "communauté rurale", un peu vague, a paru préférable à celle de "communauté

villageoise", c'est que celle-ci est, à l'inverse, trop restreinte - les limites des "villages" étant parfois malaisément repérables, ou inexistantes, le village pouvant même être "itinérant", - et surtout la réflexion sociologique s'intéressant plus, en définitive, aux groupes humains et aux facteurs de tous ordres qui débordent son cadre actuel dans le temps et l'espace, qu'à sa stricte expression géographique.

Mais comment étudier cette communauté rurale, ou plutôt : quelles peuvent être les conditions et les critères d'une analyse proprement sociologique des communautés rurales ? Nous prendrons pour exemple le problème des transformations du peuplement et de l'économie dans le contexte villageois moderne.

On connaît l'intéressante tentative de Claude MEILLASSOUX (1) pour appréhender la structure économique dans les sociétés traditionnelles d'auto-subsistance, en évitant d'une part d'escamoter la réalité du phénomène économique en le réduisant à l'expression anorphe et insignifiante au plan économique d'une mentalité "primitif" et en quelque sorte "irrationnelle" et, d'autre part, de plaquer sur une réalité par là même déformée des concepts propres à l'analyse de la société capitaliste libérale ("marchandises", "intérêts", voire "capitaux" et "entreprise"...). L'effort de Claude MEILLASSOUX tend à soumettre l'appareil opératoire de l'analyse économique aux exigences d'une réalité plus scrupuleusement approchée par les techniques ethnologiques. Cet effort est sans doute payant dans la mesure où il distingue des niveaux de repérage (et, par exemple, à l'intérieur de la société globale, les liens de parenté et les rapports de force qu'ils sanctionnent) et un objet d'analyse (les structures économiques), dans la mesure aussi où il admet la nécessité de méthodes spécifiques pour l'approche de réalités particulières, sans conclure hâtivement de l'échec de celles-là, à l'inexistence de celles-ci.

Du point de vue de la méthode, Claude MEILLASSOUX soumet donc l'objet de sa recherche (le phénomène économique) à la réalité dans laquelle il se situe (la société traditionnelle), et il évalue cet objet par rapport à différents faits préalablement repérés (sources de l'autorité, rapports matrimoniaux, hiérarchisation des lignages).

(1) Essai d'interprétation du phénomène économique dans les sociétés traditionnelles d'auto-subsistance (Cahier d'Etudes Africaines - 4 Décembre 1960).

L'étude sociologique du développement, à l'inverse, ne se doit-elle pas, toujours du point de vue de la méthode, de soumettre l'analyse des structures sociales à la situation qui tout à la fois conditionne et exprime leur dynamisme, et s'exprime elle-même pour une bonne part par des phénomènes économiques ? Analogie de démarche donc, dont les termes ne s'inversent qu'en fonction du but poursuivi. Car, si le pur sociologue est parfaitement légitimé à analyser les transformations des structures villageoises sous l'action de l'économie monétaire, le socio-économiste peut certainement s'intéresser aux formes particulières prises par l'économie monétaire dans le monde villageois en transformation.

En définitive, les rapports entre les transformations du peuplement et les transformations de l'économie peuvent s'aborder par le biais de disciplines différentes (démographie, socio-économie, psycho-sociologie) - ce qui est évident - ils s'éclairent mutuellement - ce qui l'est encore assez -, mais on doit ajouter - ce qui l'est moins - qu'ils ne définissent par eux-mêmes aucun sujet d'enquête caractéristique d'une discipline, à proprement parler aucune réalité sociologique, économique ou autre, et n'imposent, a priori, aucune méthode de recherche.

Seuls, les niveaux auxquels s'effectue l'analyse (par exemple groupements familiaux, structures administratives, etc...) et le but de cette analyse, souvent exprimé par une mise en relation (par exemple "distorsion de l'économie monétaire en milieu traditionnel", "Motifs sociaux et culturels de l'introduction de la monnaie dans l'économie villageoise", "Incidence de la monétarisation de l'économie sur la stabilité des systèmes de parenté" (1), "Economie monétaire et cohésion tribale" (1), "Conséquences socio-culturelles de l'économie monétaire" (2) ou

../

(1) Ainsi une société matrilineaire s'accommode plus difficilement qu'une société patrilineaire de l'absence des hommes causée par les migrations lointaines, surtout quand la résidence est uxorilocale comme celle des Berba de Rhodésie.

(2) Ainsi les Mossi émigrés au Ghana et en Côte d'Ivoire rapportent à leur retour une vision nouvelle de l'agriculture conçue comme activité de rapport et non de subsistance (cf SKINNER - Labor migration and its relation to sociocultural change in Mossi Society - Africa - Oct. 1960).

"Monétarisation de l'économie et variations du peuplement" (1) permettent de définir la voie d'approche la plus souhaitable, qui ressortit nécessairement à une discipline donnée, et à partir de laquelle les lignes du paysage social s'orientent selon la perspective de la discipline (2).

Car, si l'analyse ethnologique peut se vouloir exhaustive, l'étude des dynamismes sociaux doit tout à la fois se donner un "objet" - l'un de ceux qui "changent", par exemple les structures de parenté - et le mettre en relation avec d'autres "objets" - pour tenter de mesurer et d'interpréter le changement. Par là même, elle isole un aspect du tout global et privilégie une certaine orientation des autres aspects, considérés en fonction du premier.

C - A propos du 1er thème de recherche du Programme élaboré par le

Comité Technique

- a) Typologie des communautés rurales;
- b) Dynamisme social en milieu rural.

(1) L'immigration d'étrangers est une conséquence de l'apparition des cultures commerciales, qui est elle-même liée à la monétarisation de l'économie. Des problèmes différents se posent, et qui sollicitent des disciplines différentes, selon qu'on abordera ce cas sous l'angle des types de contrat et des formes de rémunération (analyse socio-économique) ou qu'on partira de là pour étudier de nouvelles formes de relations sociales (analyse proprement sociologique). Une étude démographique peut significativement contribuer à la distinction des types de village (totallement autochtones avec quelques étrangers, mixtes, étrangers avec quelques autochtones). Enfin, le psychologue "social" pourrait peut-être dans ces mêmes villages tenter de cerner la signification ou la non-signification des notions de "conscience nationale", "conscience professionnelle", "étranger", etc... Mais, si toutes ces "approches" peuvent s'éclairer l'une l'autre, elles ne peuvent interférer constamment l'une avec l'autre sous peine de perdre toute finalité et toute raison d'être.

(2) D'où la nécessité de ne pas voir exclusivement dans ce "paysage", et du fait de cette "orientation", un effet ou une cause de l'objet et de l'approche privilégiée.

a) Typologie

On pourrait évidemment concevoir des classements d'après des critères physiques ou en tout cas repérables et inscrits dans l'espace ou dans les institutions. On pourrait ainsi envisager de "regrouper" différentes sortes de villages en fonction de faits, de critères repérables, d'ordre morpho-écologique (habitat, terroir) ou socio-économique (mode de distribution de la terre) ou encore ethno-sociologique (structures familiales, politiques, etc...).

Les classements ainsi obtenus auraient l'inconvénient d'une part de multiplier les combinaisons sans éclairer nécessairement les recherches et, d'autre part (ceci expliquant cela), de ne pas définir une spécificité villageoise ou communautaire.

Pourtant, si une telle spécificité ne peut se définir que du point de vue d'une discipline (économie, géographie, sociologie), l'approche des réalités susceptibles de nous fournir des repères est nécessairement empirique. Et, plus précisément, vu le but qu'on se propose ici (rassembler les documents, les observations, les hypothèses et les théories susceptibles de fournir la base d'une éventuelle typologie), une telle division - un tel classement des faits - sera commode, étant bien entendu, encore une fois, qu'il ne s'agit que d'un ordre de classement des documents utilisables, correspondant en gros aux différents faits repérables à première vue par le chercheur, indépendamment de sa discipline, de son problème et de l'approche qui en résulte.

Certes, des typologies empiriques et provisoires pourront voir le jour en fonction d'un problème particulier. En outre, à l'échelon d'une région donnée, des classements pourront se révéler efficaces et significatifs (1). Mais on peut affirmer que, d'une part, ils découleront d'une mise en relation de certains faits mentionnés dans le tableau proposé plus haut, et que, d'autre part, la possibilité d'en généraliser l'application devra être vérifiée.

.. /

(1) En ce sens, on pourra parler de problèmes spécifiques à telle ou telle forme, à tel ou tel type de village. Mais la possibilité de généraliser le type, à supposer qu'elle se révèle signifiante et fructueuse, dépendra d'études comparatives poussées.

b) Etude du dynamisme

Telle ne saurait être pour l'instant notre ambition. Il est pourtant permis de suggérer que l'étude du dynamisme social en milieu rural - seconde rubrique de notre thème d'étude - n'est pas indépendante de la première rubrique, et ce sous un double aspect : Tout d'abord la typologie des communautés rurales reposera peut-être en dernière analyse sur des critères dynamiques; en second lieu, on peut faire les remarques suivantes : il nous est nécessaire d'établir un classement des dynamismes sociaux, pour pouvoir présenter autrement que dans le désordre les indications bibliographiques, comptes-rendus de livres, d'exposés ou d'enquêtes, qui fournissent la matière de notre réflexion préliminaire. Mais, alors que le premier classement s'applique à des faits bruts ou, si l'on préfère, à des repères observables (habitat, données démographiques, etc...), celui des dynamismes concerne plus précisément des concepts ou plutôt des "notions" (tout fait mentionné étant précisément précédé de l'expression ("dynamisme", "changement", "évolution, etc.."). Les notions en elles-mêmes ne suffisent pas à définir un problème, ni du même coup une approche spécifique d'une discipline. Mais chacune d'entre elles peut être évaluée au niveau d'un des faits mentionnés dans le premier tableau. Autrement dit, toute étude des dynamismes sociaux se référera nécessairement à la fois aux deux "tableaux".

Ainsi les recherches de G. BALANDIER ont-elles analysé les phénomènes de naissance et d'évolution des idéologies politiques au niveau des faits religieux, où l'on peut repérer leur action et leurs transformations. Ainsi, pour prendre un exemple plus limité, B. HOLAS, dans son étude "Changements sociaux en Côte d'Ivoire", essaie-t-il de repérer une manifestation de ces changements au niveau des institutions rituelles de circoncision et excision. Cela n'exclut pas que tel aspect du dynamisme à étudier au niveau d'un fait social ne puisse au préalable être mis en relation avec tel autre aspect. Ainsi l'étude de B. HOLAS lie-t-elle les mutations sociales aux changements économiques avant de repérer leur impact au niveau du fait traditionnel de l'initiation.

Mais encore une fois le classement ici suggéré n'est avant tout qu'une possibilité, qu'on voudrait commode et logique, mais souple et révisable, pour ordonner quelques thèmes de réflexion.

T A B L E A U I

A -

- 1 - Distribution et stabilité des unités résidentielles
- 2 - Forme et aménagement du terroir
- 3 - Données démographiques

B -

- 1 - Modes de propriété foncière
- 2 - Organisation du travail
- 3 - Circulation des hommes et des biens

C - Organisation intérieure

- 1 - Rapports de parenté
 - 2 - Rapports sociaux extérieurs à la parenté
 - 3 - Système juridique
 - 4 - Organisation politico-administrative
 - 5 - Valeurs et symboles
-

T A B L E A U I I

- I -
- a - Modifications dans la répartition géographique des populations
 - b - Modifications dans la composition des populations
 - c - Modifications dans la taille des villages et, éventuellement, création de nouveaux villages
- II - Evolution des rapports de parenté
- III - Changements affectant l'organisation politico-administrative
- IV - Dynamisme des rapports de production, sous l'aspect d'un des phénomènes suivants :
- a - Mutations socio-économiques
 - b - Transformations juridiques
 - c - Evolution des formes de travail
- V - Changements culturels
-

II - REFLEXIONS SUR LA SIGNIFICATION DU FAIT VILLAGEOIS

La monographie de village abonde, et cette abondance fait problème : Exercice nécessaire et fondamental, la monographie villageoise constitue l'entraînement par lequel le chercheur se rode, et qui demanderait pourtant, autant ou plus qu'un autre, le regard d'un observateur déjà expérimenté. Fondamentale pour le chercheur, elle l'est aussi pour la recherche, dans la mesure où le milieu rural constitue la plus grande part du monde africain, dans la mesure aussi où l'on a pu affirmer que l'ensemble villageois traditionnel fournissait seul un cadre idéal aux efforts de promotion et de développement. C'est ainsi que J. GALLAIS (la signification du village en Afrique soudanienne de l'Ouest in Cahiers de Sociologie Economique (n° 4, 1961)) trouve les villages artificiellement créés "sans vie" et suggère de fonder le développement sur les assises et structures traditionnelles.

Mais qu'est-ce au juste que l'ensemble villageois et comment le définir ? Pour LABOURET (1) (Paysans d'A.O.F.), c'est un "groupement fonctionnel constitué en vue d'accomplir un certain nombre de tâches agricoles"; cette définition finaliste est peut-être sociologiquement insuffisante; nous nous accommoderons mieux de celle du géographe J. GALLAIS, déjà cité : "la plus petite unité organique autonome". Cette formule mérite un commentaire plus étendu : en effet, elle présente le village comme une unité distincte - et cette unité comme le produit d'une organisation propre. Ainsi les critères d'autonomie et d'organisation constituent-ils une double exigence "en deçà de laquelle le village s'émiette ou se dilue".

Seulement, une telle définition ne doit pas s'entendre dans un sens restrictif : l'organisation communautaire, sous ses aspects sociaux, familiaux, économiques ou culturels, se réfère à des ensembles plus vastes : l'ethnie, la région ou la nation, et reflète tout à la fois une histoire particulière, parfois riche et complexe, et les exigences plus ou moins fortement ressenties, acceptées ou rejetées d'une actualité qui la déborde.

(1) cité dans l'article de J. GALLAIS.

Ainsi, le chercheur se trouve-t-il, maintenant plus que jamais, en présence d'une réalité dont l'actualité prend racine à des profondeurs différentes, mais qui constitue la totalité du fait villageois. Les rapports des chercheurs et les ouvrages traitant par quelque biais de la réalité communautaire contemporaine reflètent cette complexité qui, pour être assez évidente, n'en pose pas moins des problèmes méthodologiques.

Nous prendrons deux exemples de cet état de choses. Claude MEILLASSOUX, dans son Anthropologie économique des Gouro de Côte d'Ivoire, se trouve perpétuellement obligé de reconstituer les institutions dont il n'a plus sous les yeux que des débris ou des falsifications pour retracer justement l'évolution qui les a conduites d'un état à un autre. D'où résulte pour le lecteur inattentif ou trop rapide une certaine confusion entre ce qui est et ce qui n'est plus, ce qui est aidant à reconstituer ce qui n'est plus, l'expliquant d'une certaine façon, et ce qui n'est plus étant décrit comme la cause de ce qui est ou, à tout le moins, son explication. Un tout récent rapport sur une mission en pays Mbay, au sud du Tchad (A. ADLER - C.E.A. 18 (Vol. 5) traite du village de Mobadiré V : nous y constatons, avec l'auteur du rapport, que tous les faits qu'il lui a été donné de connaître, sont des faits d'évolution, et devons bien admettre avec lui que faire abstraction des données actuelles, en tant qu'elles constituent de nouveaux apports ou affectent les données anciennes, n'aurait guère de sens.

Ces constatations, qui vont de soi, permettent néanmoins de mettre l'accent sur des vérités parfois un peu négligées : la réalité villageoise a deux dimensions : une dimension "verticale" (son histoire) et une dimension "horizontale" (son appartenance à la société globale). Chacune de ces dimensions à son tour se dédouble, car l'histoire du village se réfère nécessairement à celle d'un ensemble plus vaste, et la société globale a elle aussi une dimension historique. La réalité villageoise, quand bien même elle est analysée pour elle-même, parce qu'elle est l'exemple d'une totalité vivante et intégrée, doit donc être étudiée sous deux aspects étroitement complémentaires : comme unité sociale fondamentale et comme insertion dans la société globale. Mais elle peut aussi servir simplement de repère pour l'étude de phénomènes qui la concernent mais la dépassent, comme les changements sociaux, socio-économiques ou culturels de toute une nation.

Nous nous intéresserons ici aux deux aspects du premier point de vue, à savoir le village comme unité sociale fondamentale, le village comme insertion dans la société globale. Mais on trouvera à la suite des comptes-rendus de livres ou d'expériences qui partiront des deux points de vue.

A - LE VILLAGE, COMME UNITE SOCIALE FONDAMENTALE

Pour traiter de ce premier aspect, nous suivrons le plan et, pour l'essentiel, l'argumentation de l'article de J. GALLAIS cité plus haut, qui étudie la communauté villageoise en fonction, successivement, des formes de l'habitat, du fondement historico-religieux, de l'organisation de l'espace et des données socio-économiques.

1°) Communautés villageoises et formes de l'habitat

Le premier cas, et sans doute le plus difficile, est celui de l'habitat dispersé qui, n'inscrivant aucune réalité sociale perceptible sur la surface du sol relève peut-être d'abord (chronologiquement) d'une étude sociologique. Dans la région soudanienne de l'ouest étudiée par GALLAIS, il n'y a pas d'habitat dispersé, mais à la marge sud de cette zone (chez les Diola de Basse Casamance, les Kabré du Nord-Togo ...) des exemples d'habitat "en nébuleuse". On distingue en outre deux types d'habitat plus concentré.

a - L'habitat "éclaté" en divers "quartiers". Il pose un problème que l'auteur résume en se demandant pourquoi par exemple les vingt deux petites agglomérations qui forment le canton de Bambré et qui s'accrochent à la falaise du pays Dogon, à cent mètres les uns des autres sont des villages. Il est évident que, dans des cas de ce genre, l'analyse sociologique peut avantageusement "doubler" l'analyse géographique, et qu'elle est seule à même de définir les facteurs et les caractères du sentiment d'appartenance à une communauté plus ou moins vaste.

b - L'habitat concentré, à proprement parler, peut se définir par la réunion de quartiers distincts, séparés seulement par quelques dizaines de mètres ou complètement joints. C'est le cas chez les Malinké et chez les Peuhl du delta intérieur.

Reste le cas des "écarts", qu'ils correspondent simplement à des habitations provisoires sur les lieux de culture éloignés du village, ou reflètent l'isolement relatif d'individus convertis à l'Islam ou de jeunes gens cherchant à bénéficier d'une certaine autonomie.

A ce point, trois questions se posent, qui intéressent plus particulièrement le sociologue :

1) Les déplacements saisonniers et le sens villageois sont-ils incompatibles ? Non, répond GALLAIS, qui entend pourtant sens villageois dans sa double acception: "esprit communautaire et attachement précis à un certain espace organisé". Il cite le cas des Bozo du lac Debo, qui retrouvent leurs paillottes à la décrue, et des éleveurs peuhl du Seno. On trouvera des considérations, qui ne sont pas sans rapport avec celles-ci, dans les textes cités dans notre bibliographie (cf notamment l'article de Guy NICOLAS : "Un village bouzou du Niger" et l'ouvrage de A.I. RICHARDS "Land, Labour and diet in Northern Rhodesia", qui envisagent plus particulièrement les déplacements limités et réguliers de villages).

2) Y a-t-il une liaison entre la concentration de l'habitat et le sens communautaire ? GALLAIS l'admet, tout en citant des exemples du contraire dans les deux sens (habitat dispersé et sens communautaire, habitat concentré et atomisation des relations sociales). Sans doute y a-t-il un seuil au delà duquel l'unité sociale fondamentale, par quoi on définit le village, se décompose en sous-unités plus ou moins autonomes; l'étude des villages-centres et des petites villes, quand elles existent, apporterait peut-être de ce point de vue des éléments intéressants.

3) Le plan du village, son inscription sur le sol, et les caractères essentiels de l'organisation sociale coïncident-ils ? Il est souvent possible en effet de faire cette double lecture, mais il serait bien évidemment hasardeux d'en déduire l'intensité du sens communautaire. GALLAIS cite, entre autres, l'exemple des

gros villages peuhls du Macina : Au centre on y trouve la mosquée, tout autour les galé (enclos familiaux) des chefs de grande famille - celui du chef de famille occupant la position privilégiée : à l'Est -, et derrière encore les galé des familles conjugales. On trouvera, de ce point de vue, dans la bibliographie, mention de l'article de P. PELISSIER : "Les Diola, étude sur l'habitat des rizicultures de Basse Casamance".

2°) Communauté villageoise et fondement historico-religieux

L'histoire joue à l'évidence un rôle essentiel dans la structure sociale de la communauté villageoise, soit que celle-ci postule une communauté d'origine, qui peut impliquer une hiérarchisation des lignages, soit qu'elle traduise l'ordre d'ancienneté dans l'installation (on pense par exemple au schéma soudanien classique selon lequel le pouvoir religieux appartient aux autochtones, le pouvoir politique aux immigrants ou conquérants).

GALLAIS note en outre que la religion "géographique" entretient la stabilité, tout abandon des lieux compliquant les relations avec la divinité, et que le "chef de terre" - ou le "maître des Eaux" des pêcheurs - est toujours écouté. L'article de J. POUILLON sur la "Structure du pouvoir chez les Hadjeraf" (1) par exemple, a entre autres intérêts celui de montrer la liaison, qui peut aller jusqu'à la fusion, entre culte de la Terre et Pouvoir.

Il est vrai également que les sociétés de masques et les sociétés agraires ont le plus souvent une base villageoise, et certains travaux (dont ceux du sociologue HOLAS) ont montré la relative résistance des structures rituelles traditionnelles.

3°) Communauté villageoise et organisation de l'espace

Elle peut, a priori, sembler davantage intéresser les géographes, pour qui, notamment, la notion de terroir a une grande importance. Mais il est bien évident que le mode de distribution des terres plus ou moins nettement révélé

(1) L'homme - Sept. Déc. 1964

par l'étude de l'espace villageois intéresse grandement, non seulement l'économiste, mais aussi le sociologue. Le "terroir" est plus ou moins facilement repérable, selon le degré d'organisation de l'activité agricole; il faut ajouter que des facteurs de divers ordres peuvent contribuer à rendre quelque peu incertaine une notion étroitement liée par ailleurs à celle de distribution de l'habitat. Dans l'ouest soudanien, on trouve une rudimentaire organisation en auréoles concentriques : zone de culture intensive (jardins et petits champs), parc à arbres utiles, brousse entr'ouverte par des clairières cultivées. P. PELISSIER (article cité dans la bibliographie : les paysans sérères - Essai sur la formation d'un terroir au Sénégal) donne l'exemple d'une distribution très précise des activités dans l'espace.

Deux points nous intéressent plus particulièrement :

a - Les modalités du droit à la terre ou de l'appropriation. Les exemples de distribution de la terre par le "chef de terre" ou par le chef sont innombrables, GALLAIS souligne qu'en Afrique soudanienne de l'Ouest l'organisation de l'espace n'est que très exceptionnellement communautaire, les terres non appropriées étant généralement inutilisables du fait des techniques employées. Dans cette région, ce sont plutôt les droits individuels et familiaux qui animent l'espace villageois : les "grandes familles" concèdent des prêts gratuits. La location et a fortiori la vente des terres restent néanmoins impensables en milieu traditionnel, et ne font leur apparition qu'avec la monétarisation et l'individualisation de l'ensemble socio-économique.

b - Les perturbations d'ordre historique reflétées par l'organisation de l'espace. Il arrive par exemple que les terres de culture des villages récents se trouvent enclavées dans le terroir d'autres villages.

4°) Fonctionnement socio-économique de la communauté villageoise

Il est usuel de souligner le caractère communautaire de la vie sociale villageoise, le rôle des sociétés d'âge, la discipline chronologique à laquelle la vie agricole soumet la société - autant d'aspects symbolisés le plus souvent par un rituel précis.

Les formes du travail peuvent varier. GALLAIS en trouve cinq chez les Minianka :

- les travaux d'utilité commune - entretien des chemins par exemple - auxquels contribuent tous les hommes.

- Les travaux des associations de cultivateurs, qui permettent à un certain nombre d'individus qui se choisissent de s'aider les uns les autres.

- le travail du groupe d'âge des jeunes gens qui peut louer ses services à tel ou tel.

- le travail réclamé par le chef de quartier aux jeunes gens, pour son propre compte ou pour une autre famille.

- le travail fourni par le groupe des jeunes gens au bénéfice du futur beau-père d'un des sociétaires.

Ces "associations pour le travail" donnent la mesure de la cohésion villageoise et, sous leurs formes diverses, peuvent se révéler des institutions "conservatrices" ou "progressistes". C'est ainsi que dans le cas des Gouro de Côte d'Ivoire, C. MEILLASSOUX distingue deux formes de coopération agricole : le bo (que seul un aîné riche peut instituer) et le Klala, formule plus dynamique et originellement due à l'initiative des éléments jeunes ou marginaux, qui semble mieux s'adapter à l'évolution économique.

C'est bien entendu à ce niveau qu'il convient d'analyser la plus ou moins grande autorité des institutions politiques traditionnelles; mais plus que toute autre, elle ne doit s'analyser et ne peut se repérer qu'à partir des "dimensions" envisagées plus haut.

L'évocation de ces quatre niveaux de la réalité villageoise comme unité sociale fondamentale fait apparaître l'existence d'un dynamisme interne qu'il convient de ne pas confondre avec les dynamismes venus "du dehors", par le biais de la colonisation puis de la modernisation, encore qu'ils puissent se confondre ou se renforcer.

B - LA DYNAMIQUE VILLAGEOISE : Mécanismes internes et facteurs exogènes

1°) Les mécanismes internes

C'est TURNER (Schism and continuity in an African Society) qui établit très nettement cette distinction. Nous nous inspirerons de son propos pour classer les dynamismes internes dont nous avons rencontré des éléments de repérage dans la 1ère partie. Sa stratégie d'enquête nous intéresse autant que ses conclusions, car sa recherche opère surtout sur le village. TURNER, sur le cas des N'dembu de Rhodésie du Nord, vise à mettre en évidence, au niveau du village, trois types de conflits :

a - Contradictions entre les principes fondamentaux de l'organisation N'dembu - par exemple la difficile compatibilité du principe matrilineaire et du principe virilocal.

b - Conflits entre individus et groupes sociaux (par exemple conflits de générations).

c - Le conflit intériorisé et vécu par les individus : le niveau psychologique du conflit.

Du point de vue des principes théoriques ce type d'analyse rejoint les affirmations de Max GLUCKMANN et de MEYER FORTES, selon lesquelles tout système social est un "champ de forces" ou de "tensions", de tendances "centrifuges" et "centripètes" où le conflit intervient au même titre que la coopération.

Du point de vue des méthodes pratiques, TURNER utilise une "micro-sociologie" (au niveau du village). Pour rechercher les structures, les modèles d'agencements sociaux, il procède par étude comparative de différents villages. Pour l'étude des conflits, il pratique l'étude intensive et diachronique d'un seul village.

Mais il va sans dire que l'étude des facteurs "exogènes" est indispensable pour prendre une vue complète du fait villageois.

2°) Les facteurs exogènes

Ces facteurs sont liés à la colonisation ou aux rapports avec les peuples voisins. Dans le cas de la société N'dembu, TURNER en distingue quatre :

- le fait d'une petite implantation européenne;
- la présence d'un axe routier important que les Africains des pays voisins empruntent pour se rendre sur les chantiers de Rhodésie;
- l'installation de villageois étrangers, venus de l'Angola;
- l'introduction de cultures étrangères.

Les facteurs peuvent évidemment varier d'une région à l'autre, mais ils sont toujours liés de quelque façon aux changements de l'infrastructure économique. C'est pourquoi sans doute les conséquences analysées par TURNER chez les N'dembu se retrouvent ailleurs plus ou moins nettement.

Les N'dembu ont eu tendance à se regrouper au long des routes. Les zones de forte densité relative coïncident naturellement avec celles où l'activité économique est la plus intense. L'artisanat commercial, le commerce ont fait leur apparition chez les N'dembu à côté des activités purement agricoles. De façon générale, on assiste à une individualisation progressive de la vie économique et sociale : avant 1950, des groupes de frères réels ou classificatoires se détachaient de la famille étendue; après 1950 apparaissent les fermes autonomes et, avec elles,

la famille conjugale comme unité de production et de consommation. La capitalisation des richesses, quand celles-ci ne sont pas utilisées à des fins traditionnelles, situe l'homme riche en dehors des rapports sociaux valorisés - au moins en était-il ainsi à l'époque de l'enquête de TURNER.

Du point de vue de la méthode, et avec une précision dont nous ne pouvons rendre compte ici, TURNER souligne que l'évolution moderne a opéré dans le sens des faiblesses structurelles traditionnelles. Nous retrouvons à ce point le premier type de démarche envisagé dans l'introduction, et la définition de la méthode par reconstitution dont nous avons signalé, à propos de l'ouvrage de C. MEILLASSOUX, l'intérêt et la difficulté.

J. GALLAIS, en termes généraux, distingue nettement les deux caractères que présente l'"évolution" au niveau de la communauté villageoise : préliminaires d'une régionalisation d'une part, tendance à l'individualisme de l'autre. On a pu longtemps prétendre, et il est encore souvent vrai, qu'il n'existe pas en Afrique d'aire d'influence urbaine. Mais avec et après la guerre les contacts avec la ville se sont multipliés et ont entraîné, outre un courant d'échanges sociaux, culturels, économiques, un affaiblissement de la cohésion villageoise. C'est un aspect des choses que le compte rendu de Mlle de THE, qui s'efforce de classer les villages qu'elle a connus d'après leur intégration au courant socio-culturel dont la ville est le foyer virtuel eu réel, met bien en valeur.

La monétarisation de l'économie, dont il est question par ailleurs, entraîne une individualisation de la vie économique. Le travail administratif imposé a eu pour corrolaire la haine du travail collectif. Le prêt des terres tend à se muer en location - et l'on cite quelques cas de ventes de terres.

Ces bouleversements peuvent susciter des réactions traditionalistes; il faut ajouter que la plus ou moins grande solidité et le passé plus ou moins lointain de la structure villageoise conditionnent la vie et les caractères du village actuel.

Ainsi, J. GALLAIS oppose-t-il la relative stabilité des villages sérères, Mossi, Malinké, Bambara, aux villages Peuhl dont la population, de sédentarisation récente, et de structure aristocratique et individualiste, est assez divisée et résiste moins à la véritable érosion socio-culturelle que représentent la régionalisation et l'individualisation du travail.

o

o o

Du point de vue de la méthode, on peut penser que la comparaison systématique de communautés rapprochées dans l'espace, et parallèlement celle de communautés homologues dans des sociétés différentes, sont susceptibles de mettre en valeur le jeu complexe des différents dynamismes et de faire apparaître des types de problèmes. En outre, tout village peut être considéré comme une unité sociale fondamentale à multiples aspects, et toute étude du fait villageois conçue selon des perspectives différentes. La bibliographie et les comptes-rendus ici rassemblés voudraient traduire cette diversité d'aspects et de perspectives.

Marc AUGE